

MARC
ALEXANDRE
OHO BAMBE



DIÊN BIÊN PHÙ

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

DIỄN BIÊN PHÙ

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

ADN (AFRIQUE DIASPORAS NÉGRITUDE)

Plume d'ange, 2008

LE CHANT DES POSSIBLES

La Cheminante, 2014

RÉSIDENTS DE LA RÉPUBLIQUE

La Cheminante, 2016

DE TERRE, DE MER, D'AMOUR ET DE FEU

Mémoire d'encrier, 2017

MARC ALEXANDRE OHO BAMBE

DIÊN BIÊN PHÙ

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2018

Dans cette histoire tout est vrai, j'ai tout inventé.

Diên Biên Phù,
Joli nom, pour un naufrage.
Diên Biên Phù,

Trois syllabes de sang, un son de claque et de défaite.
Pour nous, les hommes.

Le 7 mai 1954, après cinquante-sept jours et cinquante-sept nuits âpres, nous rendons les armes, vaincus par les troupes viêtminh.

Notre camp retranché tombe aux mains des *bodoi*, le général Giap a gagné son pari, le combat du tigre et de l'éléphant, annoncé par Hô Chi Minh : « Le tigre tapi dans la jungle harcèlera l'éléphant figé qui, peu à peu, se videra de son sang et mourra d'épuisement. »

Tous les points d'appui fortifiés dans la plaine, destinés à couvrir notre camp, sont tombés.

Il est dix-huit heures. Nous avons perdu la bataille, la guerre et l'honneur.

L'honneur de la France coloniale.

Diên Biên Phù, depuis vingt ans mon esprit erre en ce lieu, qui me hante. J'y reviens enfin, pour retrouver des souvenirs perdus, en exil de moi-même. Je suis de retour ici pour une femme, flamme rencontrée pendant la guerre. Nous nous étions aimés, sans bruit ni fureur, avant de nous séparer, contraints.

Dans la stridence du silence.

J'étais jeune et mal marié, rêveur, avide de voyages et d'aventures, de douces drogues dures et d'écriture. Passions voraces et dévastatrices pour les âmes comme la mienne, en quête d'absolu, inatteignable.

À la recherche de moi-même, j'avais trouvé Maï Lan. Frêle et mystérieuse jeune femme, qui allait s'éprendre d'un soldat en guerre contre son pays.

Et contre lui-même.

Il y a des êtres qu'on rencontre trop tard pour ne pas les aimer.

Maï Lan.

Retour à Diên Biên Phù.

À la recherche d'un amour jeune et vieux, fou.

De vingt ans.

Retour ici, en pèlerinage.

Cette fille est ma faille, mon alcool, ma parabole.

Et son pays, mon gouffre néant : j'y suis mort et m'y suis enterré, avec mes dernières illusions sur l'humanité, sur moi-même et sur ma propre patrie, « terre des droits de l'homme ». C'est ainsi, ainsi qu'elle aime, qu'elle aime qu'on la nomme.

Je suis mort ici, en Indochine.

Avant de renaître, puis mourir encore.

Dans le regard de Mai.

Il y a vingt ans.

C'était la guerre.

Avant de partir au feu contre les troupes vietnamiennes, je croyais dur comme fer à la propagande du ministère : nous avions une mission « civilisatrice » à mener auprès des peuples indigènes.

Avant de me brûler à Maï, je croyais ou feignais de croire, peut-être, à la noblesse du combat de notre corps expéditionnaire.

Nous devons reprendre le Tonkin, pour l'honneur de la France !

Nous devons empêcher la région de tomber aux mains du général Giàp et de ses hommes entrés en dissidence.

Nous devons briser les *bodoi*, par tous les moyens nécessaires.

Mais ce n'était pas ma guerre.

Je l'avais ressenti, assez vite je crois, en côtoyant, au cœur de l'enfer, les troupes coloniales et autochtones qui luttèrent sous notre drapeau, mais n'avaient pas

les mêmes traitements que nous autres, blancs de peau.

Non, ce n'était pas ma guerre.

Je l'avais ressenti définitivement, une nuit, dans un bar de Hanoi, en croisant le regard de Maï et son sourire aux éclats d'arc-en-ciel.

Ce n'était pas ma guerre et pourtant, nécessaire, libérateur, elle me consuma.

De l'intérieur.

Et elle, Maï, m'embrasa dès le premier baiser.

Elle, Maï, me fit sortir de moi-même, de ma race prétendument supérieure, de ma douleur, de ma religion, de mes déterminations. De toutes mes frontières.

C'est à partir d'elle, Maï, que j'appris à rire vrai et à dire oui à l'amour, à aller vers moi-même, à exister par et pour moi-même, à voler sans ailes, par volonté de vie.

C'est à partir de cette fille que j'ai commencé à aimer, à m'aimer, à vivre, et à écrire aussi vraiment. Comme par débordement.

Mon pays a perdu l'Indochine. Et moi j'ai perdu Maï.

Je ne pouvais pas rester, et elle ne voulait pas s'enfuir avec moi. Pas comme ça.

J'avais dû rentrer. Sans elle. Prisonnier de mes nœuds inextricables, abîmé par une guerre sale comme toutes

les guerres, mais neuf d'avoir trouvé l'amour au centre de la terre, dans une ville-ciel nichée au creux d'une petite plaine située au nord-ouest du Viêtnam.

Il fallut partir, vite, très vite, après la défaite et les accords de Genève qui mirent fin à la colonisation française de la région.

Juillet 54 je revins en métropole.

Défait.

Amputé de mon cœur refait à neuf.

Et amoureux d'une énigme déguisée en sourire fatal, qui me hante depuis vingt ans.

J'ai quitté l'Indochine et Maï, mais l'Indochine et Maï ne m'ont jamais quitté.

Depuis, mes songes se mélangent à mes cauchemars, comme l'amour à la mort, dissolvant, chaque jour un peu plus, le vernis de mon existence.

Retour à Diên Biên Phù.

À la recherche d'un amour jeune et vieux, fou.

Retour ici, avec l'espoir mitraillé de retrouver celle qui m'accoucha.

Retour ici, pour mourir où je suis né, dans un corps-à-corps fiévreux.

Retour ici, après vingt ans d'exil intérieur, l'âme en feu. Je suis revenu ici, où je suis tombé amoureux, pour ne plus jamais me relever. Je suis revenu ici, pour finir mon voyage. Dans une bulle d'opium ou de tendresse. Je suis revenu ici, pour écrire la dernière page. De mon livre de vie.

Je suis de retour à Diên Biên Phù.

Pour mettre un point final à ma peine ou mourir en paix, dans les bras ou le doux souvenir de mon amour siamois au visage lune, Mả Lan, unique soleil dans la nuit.

*Tomber sept fois
Se relever NEUF
Reprendre son souffle
Sa route
Sa quête
Entre ombre et lumière
Chercher
À se perdre encore
Pour trouver
Au cœur de soi
Le chemin de croix
La guerre et la paix
Le doute et la foi
La voie royale
Des rêves
Qui débordent
En réponse
À l'énigme du monde*

Ce poème est pour Maï, je l'ai composé en elle, une
nuit sans sommeil.
Il y a vingt ans.
C'était l'amour, en temps de guerre.

*Dans la rue qui s'embrase
Deux êtres s'embrassent
C'est nous, dans un rêve
Le même, depuis vingt ans*

J'ai foi en notre histoire qui n'a jamais vraiment pu
commencer et donc ne s'est jamais vraiment terminée. La
guerre ne nous a pas laissé le temps, ni de vivre et nour-
rir un avenir, ni de mourir ensemble sous les bombes.

Elle vient de là, ma solitude, j'ai foi en nous, j'ai froid
sans elle et je rêve de la revoir, Maï Lan.

Elle vient de là, ma solitude, de l'aimer comme
Majnûn aime Leylâ, définitivement. De l'aimer et croire

encore à la réciprocité de mon sentiment d'amour ardent, elle vient de là, ma solitude, de cette folle certitude qu'elle pense toujours à moi comme je pense à elle, et qu'elle m'attend de cœur ferme, quelque part à Hanoi.

Touché à la tête, j'avais dû passer mes premières semaines d'après-guerre dans un hôpital, avec d'autres compagnons d'infortune.

Ma femme, soulagée de me retrouver après trois années passées au front, venait prier à mon chevet chaque jour, remerciant le ciel de m'avoir gardé en vie.

Alternative à la religion, l'amour. Ma femme aimait Dieu et moi, j'en aimais une autre.

Je regardais ma Mireille dévouée s'adresser au Seigneur, et je plongeais dans mes souvenirs païens.

Je me sentais déjà mal marié avant la guerre.

Après le Vietnam et ma rencontre avec Maï, mon mariage, mort-né, n'avait plus aucun sens.

Mireille disait pouvoir supporter une vie à deux, même sans saveur et sans passion, ça ne se faisait pas, de divorcer, elle pensait savoir ce qui était mieux pour nous deux, pour elle, pour moi, et puis je n'avais pas, je n'avais plus « toute ma tête », cette fille dont je ne

cessais de parler m'avait peut-être, sûrement, envoûté, comment pouvais-je faire confiance à une Vietnamiennne ? Et puis, de toutes les façons, mon esprit était embrumé, traumatisé par ce que j'avais vécu. Mireille me connaissait, je m'étais sûrement inventé toute cette histoire amoureuse avec Maï Lan, pour survivre en Indochine. Et d'ailleurs, à supposer qu'elle soit encore vivante, cette fille, comment pourrais-je la retrouver ?

Et quelle garantie avais-je que mes sentiments dérangés étaient partagés, que nous pourrions tout reprendre là où nous nous étions arrêtés ?

Je n'avais pas vraiment de réponses pour Mireille, mais je savais, au fond de moi, ce que je désirais plus que tout au monde : retrouver Maï Lan.

Mon âme à son âme s'était prise, de là venait ma solitude.
Réapprendre à vivre.

Je m'y étais employé, comme j'avais pu.

Pendant vingt ans.

J'avais trouvé un job, et fondé une famille.

J'écrivais des articles dans un quotidien à gauche de la gauche, et faisais des gosses à Mireille qui remerciait le Seigneur.

Réapprendre à vivre.

Mais comment vivre sans elle, Maï Lan ?

J'avais essayé, comme j'avais pu. Pendant vingt ans.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JANVIER 2018
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 166
ISBN : 978-2-84805-282-3
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018

DIÊN BIÊN PHÙ. *Étrangement, j'avais le sentiment de devoir quelque chose à cette guerre : l'homme que j'étais devenu et quelques-unes des rencontres les plus déterminantes de ma vie.*

Étrangement, j'avais trouvé la clé de mon existence, l'amour grand et l'amitié inconditionnelle.

En temps de guerre.

Au milieu de tant de morts, tant de destins brisés.

M. A. O. B.

Vingt ans après Diên Biên Phù, Alexandre, un ancien soldat français, revient au Viêtnam sur les traces de la « fille au visage lune » qu'il a follement aimée. L'horreur et l'absurdité de la guerre étaient vite apparues à l'engagé mal marié et désorienté qui avait cédé à la propagande du ministère. Au cœur de l'enfer, il rencontra les deux êtres qui le révélèrent à lui-même et modelèrent l'homme épris de justice et le journaliste militant pour les indépendances qu'il allait devenir : Maï Lan, qu'il n'oubliera jamais, et Alassane Diop, son camarade de régiment sénégalais, qui lui sauva la vie.

Avec ce roman vibrant, intense, rythmé par les poèmes qu'Alexandre a pendant vingt ans écrits à l'absente, Marc Alexandre Oho Bambe nous embarque dans une histoire d'amour et d'amitié éperdus, qui est aussi celle d'une quête de vérité.

MARC ALEXANDRE OHO BAMBE, alias Capitaine Alexandre, est poète et slameur. Né en 1976 à Douala, au Cameroun, il est bercé par la poésie dès son plus jeune âge, notamment par Aimé Césaire et René Char (à qui son nom de scène rend hommage). Arrivé en France à dix-sept ans, il étudie à Lille, puis se consacre au journalisme et à l'écriture. Auteur de trois recueils de poèmes, il se produit, seul ou avec des membres de son collectif « On A Slamé Sur La Lune », sur les scènes du monde entier.

N° D'ÉDITEUR : 166
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018
ISBN : 978-2-84805-282-3
PRIX : 19 €

www.swediteur.com



SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**